Citation:
Seri-Hersch Iris, “Migrations, mémoire sociale et temporalités à Jisr al-Zarqāʾ : enquête sur l’histoire d’un village arabe israélien assiégé”, in Baby-Collin Virginie et al. (éds.), Migrations et temporalités en Méditerranée. Les migrations à l’épreuve du temps (XIXe-XXIe siècle). Paris, Karthala-MMSH, 2017, p. 355-371.

Migrations et temporalités en Méditerranée

Les migrations à l’épreuve du temps (XIXe-XXIe siècle)

sous la direction de
Virginie Baby-Collin, Sylvie Mazzella, Stéphane Mourlane,
Céline Regnard, Pierre Sintès

Karthala
Maison méditerranéenne des sciences de l’homme

Iris Seri-Hersch

Migrations, mémoire sociale et temporalités à Jisr al-Zarqâ' : enquête sur l'histoire d'un village arabe israélien assiégé*

En bordure de l'autoroute qui relie Tel-Aviv et Haïfa, sur la côte israélienne, se dressent les maisons d'un village nommé Jisr al-Zarqâ', « pont du fleuve bleu » en arabe. Les dizaines de milliers d'Israéliens qui empruntent chaque jour la voie rapide pour se rendre au travail, faire des courses ou s'adonner à des loisirs passent à quelques mètres des habitations sans y prêter attention. L'image fugitive de bâtiments adossés les uns aux autres, surplombés du minaret blanc de la mosquée locale, laisse rapidement la place aux immenses bassins de pisciculture miroitants du kibboutz (village collectiviste) voisin de Ma'agan Michael.

Aujourd'hui Jisr al-Zarqâ' est l'une des localités les plus pauvres d'Israël. Avec près de 14 000 habitants pour une surface de 1,6 km^2, ce village affiche une densité comparable à celle de Tel-Aviv (8 000 hab./km^2), alors que les localités (juives) voisines de Binyamina et de Zikhron Ya'akov comptent respectivement 490 et 580 hab./km^2[1]. Le revenu moyen d'un Jisrawî (ainsi nommerons-nous les habitants du village) est très en-dessous de la moyenne nationale, tout comme les résultats scolaires et le nombre d'élèves accédant à des études supérieures. À Jisr al-Zarqâ', le taux de chômage est élevé et les services publics de base (fourniture d'eau et d'électricité, voirie, santé) souffrent de dysfonctionnements chroniques. La drogue et le crime se sont aisément répandus sur ce terrain socialement et économiquement fragile[2]. Ces difficultés sont à la fois une cause et un effet de l'assiègement géographique du village : celui-ci est circonscrit par la mer à l'ouest, le kibboutz Ma'agan Michael au nord, l'autoroute à l'est (à laquelle il n'est pas relié) et un remblai de terre le séparant de la riche commune de Qesarya au sud[3]. L'enclavement de Jisr al-Zarqâ' est aggravé par une démographie galopante. Depuis plusieurs années, les jeunes familles peinent à se loger dans un contexte de pénurie de terrains à bâtir[4].

Dans une société israélienne fortement segmentée par des catégories et des identifications nationales, ethniques et religieuses qui déterminent le

regroupement géographique des populations, Jisr al-Zarqâ' se distingue des autres localités « arabes » ou « palestiniennes » israéliennes[5] (Fig. 1) non seulement par la pauvreté de sa population, mais également par une trajectoire historique bien particulière. En premier lieu, il est le seul et unique village arabe de la côte à avoir survécu à la guerre israélo-arabe de 1948, considérée comme une « guerre d'indépendance » (*milhemet ha-'atsma'ut* en hébreu) par les Israéliens juifs, comme une « catastrophe » (*nakba* en arabe) par les Palestiniens[6]. En second lieu, les Jisrawîs sont labellisés, souvent stigmatisés, en tant que « Soudanais » depuis des décennies. Qu'ils soient arabes ou juifs, nombreux sont les Israéliens qui assignent une origine « soudanaise » ou « africaine » aux habitants du village. Ceci se manifeste dans les conversations quotidiennes, la littérature et la presse arabophones et hébréophones d'Israël[7]. Les origines supposément « soudanaises » des Jisrawîs, devenues un lieu commun en Israël, sont pourtant auréolées de mystère. Quand les ancêtres des Jisrawîs seraient-ils arrivés en Palestine et dans quelles circonstances historiques ? Quels auraient été les motifs de leur migration ? De telles questions sont rarement posées en Israël.

Dans cet article nous interrogeons les rapports entre migrations et temporalités au prisme de la mémoire sociale, en prenant Jisr al-Zarqâ' comme cas d'étude. Par « mémoire sociale », terme emprunté à l'historien Guy Beiner[8], on entend les différentes façons qu'ont les membres d'une collectivité donnée (ici Jisr al-Zarqâ') de se remémorer ou de se représenter un événement passé, de restituer des généalogies et/ou de reproduire des pratiques transmises par leurs ascendants. L'on évite intentionnellement l'expression « mémoire collective » car elle dégage l'impression trompeuse d'une mémoire commune, homogène et figée. Par contraste, « mémoire sociale » permet plus aisément d'envisager et de désigner par une seule expression les mémoires plurielles qui émergent, coexistent, se concurrencent, se font et se défont au sein d'une société ou d'un groupe[9].

La mémoire des Jisrawîs est appréhendée ici moins comme une source que comme un objet d'histoire, saisi au moyen des outils de l'histoire orale. Nous examinerons comment différents récits sur les origines de Jisr al-Zarqâ', énoncés par des Jisrawîs, inscrivent les trajectoires migratoires d'aïeuls présumés dans des temporalités particulières. Trois questions guident l'enquête :

1. Quelles séquences migratoires sont rapportées ?

2. De quelle manière ces séquences sont-elles inscrites dans le temps ? Quelles sont les temporalités mobilisées dans et par le discours des Jisrawîs ?

3. Quel est l'effet de variables sociologiques (âge, niveau d'éducation formelle) sur la perception des migrations et la mise en récit de celles-ci ?

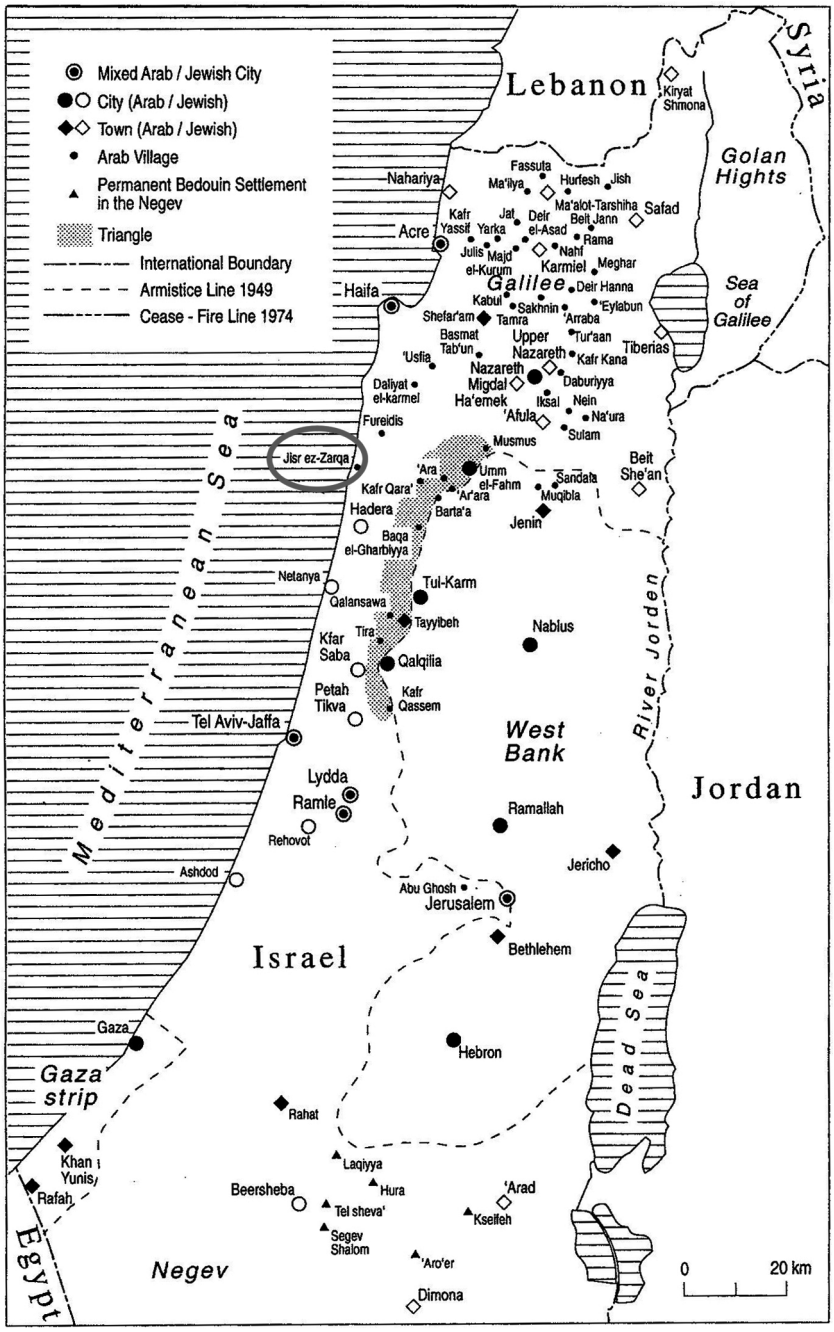

Fig. 1 – Principales localités arabes et juives en Israël. Adaptation par l'auteur d'une carte publiée initialement dans O. Stendel, *The Arabs in Israel*, Brighton, Sussex Academic Press, 1996, p. 1. © Sussex Academic Press (Autorisation de reproduction).

Au-delà de l'analyse de temporalités spécifiques, ce questionnement permettra de déconstruire le « paradigme soudanais », à savoir l'assignation d'une origine soudanaise à l'ensemble des Jisrawîs. Les sources orales qui nourrissent la présente réflexion sont extraites d'une série d'entretiens effectués à Jisr al-Zarqâ' en 2012 auprès d'individus de différentes générations, ayant bénéficié ou non d'une éducation formelle au sein des systèmes scolaire et universitaire israéliens. Les entretiens ont été conduits tantôt en arabe, tantôt en hébreu, parfois dans les deux langues[10].

Des migrations originelles inscrites dans des temporalités plurielles

Interrogés sur les origines de leur village, les Jisrawîs évoquent invariablement les trajectoires migratoires des différentes « familles » ou familles élargies (arabe : *hamûla*, pl. *hamâ'il* / hébreu : *mishpaha*, pl. *mishpahot*) qui composent la population jisrawîe. Aujourd'hui, celle-ci est composée à 70 % d'individus portant les patronymes 'Amâsh (40 %) ou Jurbân (30 %)[11]. Parmi les familles numériquement moins importantes, on compte les Shihâb et les Najjâr. Nos interlocuteurs se sont montrés unanimes sur le fait que ces diverses familles ne sont pas « palestiniennes » depuis des temps immémoriaux, mais qu'elles sont arrivées dans la région à un moment donné de l'histoire. Comme nous le verrons à travers quelques exemples détaillés, le motif d'une migration initiale vers la Palestine ou vers Kabâra – une région marécageuse qui, jusqu'aux années 1930, s'étendait de l'actuel Ma'agan Michael à Qesarya, entre le mont Carmel et la mer Méditerranée – est central dans la plupart des récits oraux recueillis.

Pour Kamel Jurbân, un pêcheur de 72 ans, l'histoire de sa famille commence avec la naissance de son grand-père paternel à Na'îmat al-Husn (Jordanie actuelle). À la suite d'une affaire de meurtre, lui et les siens auraient migré vers l'ouest et seraient arrivés dans la région d'Umm Khâled (l'actuelle région de Netanya en Israël). Ils se seraient ensuite établis dans la vallée de Kabâra[12]. D'autres Jisrawîs septuagénaires situent le début de leur histoire familiale à l'époque de leurs grands-parents. Ainsi en est-il de Sa'îd 'Amâsh, né en 1936, qui n'est jamais allé à l'école et qui a travaillé comme berger durant une bonne partie de sa vie. Point de dates ou de périodisation dans le discours de ces acteurs. L'inscription d'itinéraires familiaux dans le temps est exprimée par des références à la succession des générations ou par des marqueurs temporels vagues tels que « au commencement » (*awwal*) ou « il y a longtemps » (*min zamân*)[13]. Dans le récit de Sa'îd, une trame temporelle est ébauchée de façon indirecte à travers la mention de lieux et d'acteurs. Sa'îd se sert par exemple des localités de Zikhron Ya'akov et de Binyamina pour situer la présence de sa famille dans une

temporalité : « À l'origine, à l'origine [*aslan*] […] Comment puis-je savoir puisque c'était il y a 300 ans ? […] C'était avant Zikhron Ya… Zikhron Ya'akov, Binyamina et tout cela »[14]. Les « Anglais » et les « Turcs » sont brièvement évoqués selon un ordre qui n'est pas chronologique[15] ; dans la bouche de Sa'îd, ils apparaissent comme des forces extérieures qui ne sont ni clairement identifiées ni situées dans une temporalité diachronique : « Ils [les aïeuls de Sa'îd] ont habité là. Petit à petit les… Anglais et la Turquie [*sic*] sont arrivés et ils les ont laissés [en paix] ».

Les entretiens menés avec des Jisrawîs plus jeunes, dotés d'une formation universitaire, produisent des résultats sensiblement différents. Contrastés aux récits de Kâmel et de Sa'îd et comparés les uns aux autres, les trois exemples présentés ci-dessous indiquent à quel point le rapport des acteurs à l'objet de la discussion peut varier, tout comme les trajectoires migratoires de leurs ancêtres imaginés et les temporalités dans lesquelles ces trajectoires sont inscrites. Parmi nos « jeunes » interlocuteurs (30-55 ans) instruits, trois d'entre eux ont eux-mêmes effectué des recherches sur l'histoire du village, que ce soit par intérêt personnel et/ou pour des raisons professionnelles. Cet intérêt pour le passé semble participer d'une élaboration identitaire et mémorielle en cours à Jisr al-Zarqâ', sur laquelle nous reviendrons dans nos réflexions conclusives. 'Isâm 'Amâsh (55 ans), titulaire d'une licence de sciences politiques et d'un master en gestion des ressources humaines, président du conseil municipal à deux reprises (1989-2001 et depuis 2008-2013), s'est intéressé à l'origine géographique des différentes familles. Dans l'optique de retracer les itinéraires de celles-ci, il a consulté les archives israéliennes et des sources imprimées (récits de voyageurs en Palestine, ouvrages de seconde main) et mené des entretiens avec des personnes âgées à Jisr al-Zarqâ' et dans des villages jordaniens. Devant moi 'Isâm affiche une double prétention. Se posant en historien local, il affirme être le premier à avoir écrit l'histoire de son village, qu'il aurait intégrée à des matériaux didactiques destinés aux écoles de Jisr al-Zarqâ'. En outre, il prétend avoir « démontré » le caractère erroné des récits qui circulent parmi les Jisrawîs sur leur propre histoire et rétabli ce qu'il considère comme la « vérité historique »[16]. Le président de la municipalité affirme ainsi avoir réfuté toute une série de lieux communs concernant le village. Parmi ceux-ci, la thèse selon laquelle les ancêtres des Jisrawîs seraient arrivés dans la région il y a cent cinquante ans seulement ; l'origine géographique supposée des familles Jurbân ('Arab al-Hawârith, qui correspond à l'actuel Kfar Vitkin en Israël) et 'Amâsh (Kafr Qaddûm, dans l'actuelle Cisjordanie) ; le fait de rapporter l'expression 'Arab al-Ghawârna (« Arabes des vallées »), utilisée comme surnom pour ces deux familles, à la vallée du Jourdain, de laquelle les Jurbân et les 'Amâsh seraient plus anciennement originaires ; enfin, l'association du nom « Jisr al-Zarqâ' » à un pont construit près de la mer en

l'honneur de l'empereur allemand Guillaume II lors de sa visite en 1898[17]. Journaliste pour des médias arabophones et hébréophones, assistant parlementaire d'un député arabe israélien, Samîr 'Azîz Jurbân (31 ans) a été amené à s'intéresser à l'histoire de son village car il était taraudé par une question spécifique : quelles relations les ancêtres des Jisrawîs ont-ils entretenu avec les populations arabes de Palestine au cours de l'histoire, notamment durant les siècles qui ont précédé la fondation de Jisr al-Zarqâ' en 1924 ? Cette interrogation est liée à une préoccupation très actuelle pour Samîr, celle de savoir si l'image négative qui colle à son village depuis plusieurs décennies est ancienne ou si elle découle de développements postérieurs à 1948. En effet, selon le journaliste, la stigmatisation dont sont victimes les Jisrawîs au sein de la société arabe israélienne[18] pourrait être due à l'isolement géographique de Jisr al-Zarqâ' par rapport aux autres localités arabes israéliennes (devenu significatif après la destruction de nombreux villages arabes en 1948) et au faible niveau scolaire de ses habitants, mais elle pourrait aussi plonger ses racines dans un passé plus lointain[19]. Quant à Ahmad Jurbân (29 ans), infirmier de formation, il s'est également penché sur l'histoire locale par intérêt personnel et professionnel. Depuis quelques années, il sert occasionnellement de guide à des groupes de « touristes » (généralement juifs israéliens) qui, mus par la curiosité ou le désir de voir ce qui se passe « juste de l'autre côté », viennent visiter le village[20].

'Isâm, Samîr et Ahmad s'accordent sur le « fait » que les familles 'Amâsh et Jurbân seraient arrivées dans la région marécageuse de Kabâra vers 1 500 (voire 1 300 selon Ahmad). Les divergences portent sur les origines géographiques des familles. Alors que le président du conseil municipal (lui-même 'Amâsh) est convaincu d'avoir de lointaines racines à Tikrit (Irak actuel), Samîr et Ahmad rapportent l'origine des 'Amâsh à la vallée du Jourdain[21]. Dans tous les cas, la trajectoire migratoire de cette famille aurait inclus une étape à Kefâr Qaddûm, dans l'actuelle Cisjordanie. Quant à la famille Jurbân, elle serait originaire d'une région située à l'est de la mer Morte (selon 'Isâm et Samîr) ou de la vallée du Jourdain (selon Ahmad). Le surnom 'Arab al-Ghawârna (« Arabes des vallées »), employé pour désigner ces familles, est également sujet à diverses interprétations. Pour Ahmad, l'expression renvoie à la vallée du Jourdain (Ghawr al-Urdunn), berceau historique des 'Amâsh et des Jurbân[22]. S'insurgeant contre cette idée, 'Isâm associe le surnom à l'habitat prolongé des deux familles dans la vallée de Kabâra à la suite de leur migration initiale vers la Palestine autour de 1500[23]. Quels motifs les Jisrawîs évoquent-ils pour expliquer les migrations supposées de leurs lointains ancêtres ? 'Isâm mentionne des affaires de vendetta. Dans le cas des 'Amâsh comme dans celui des Jurbân, un ancêtre aurait fui la région d'origine (Tikrit / est de la mer Morte) en compagnie de sa sœur pour échapper à la vengeance d'un clan rival ; se déplaçant d'un lieu à un autre, constamment rejetés par les tribus locales,

le frère et la sœur auraient finalement atteint la région de Kabâra en Palestine[24]. Ahmad a une autre lecture de la migration originelle des Jurbân. Selon lui, un de leurs chameaux aurait contracté la maladie du charbon et contaminé d'autres bêtes. Les voisins se seraient plaints, contraignant le propriétaire du chameau malade, ainsi que sa famille, à quitter la vallée du Jourdain. Pour Ahmad, il ne fait aucun doute que le nom « Jurbân » dérive de l'arabe *jarab* (gale), terme utilisé pour désigner la maladie du charbon[25]. L'origine et les motifs migratoires des familles Shihâb et Najjâr ne semblent pas soulever de différences majeures parmi nos interlocuteurs. Les deux familles seraient venues d'Égypte au XIXe siècle – voire à l'époque du mandat britannique pour les Najjâr –, travaillant à la construction de navires ou de chemins de fer pour le pouvoir en place (ottoman ou britannique). Enfin, d'autres familles (pas explicitement nommées) seraient originaires du Soudan ou de la zone frontalière égypto-soudanaise[26].

Dans leur quête des origines, aussi bien 'Isâm que Samîr utilisent des noms de familles et de tribus (*'ashîra*, pl. *'ashâ'ir*)[27] pour tenter de retracer les itinéraires migratoires de leurs ancêtres. À titre d'exemple, le président du conseil municipal s'appuie sur les éléments suivants pour affirmer que les Jurbân sont originaires de Jirba, village situé à l'est de la mer Morte : la proximité des noms « Jurbân » et « Jirba » ; et le fait que certains Jurbân de Jisr al-Zarqâ' se réclament de la tribu des Sbîhât, affiliation partagée par un homme âgé de Jirba avec lequel 'Isâm s'est entretenu[28]. Ce mécanisme d'affiliation tribale est également évoqué pour ancrer la famille 'Amâsh à Tikrit. Selon 'Isâm, certains membres de la famille établis à Jisr al-Zarqâ' revendiquent une affiliation à la tribu des Banî 'Idwân, tout comme d'autres 'Amâsh habitant la ville de Salt en Jordanie. En outre, un vieil homme de Salt a indiqué Tikrit comme le lieu d'origine des 'Amâsh[29]. Cependant, ces trois Jisrawîs qui ont enquêté sur l'histoire de leur village se sont heurtés à une difficulté de taille : certaines familles (Abû Hinâwa, 'Udat, Zayd) ont adopté, au cours de l'histoire, le nom Jurbân, 'Amâsh ou Shihâb pour s'affilier aux familles dominantes et s'assurer la sécurité alimentaire en période de rationnement. Ainsi les 'Amâsh et les Jurbân d'aujourd'hui ne partagent pas tous des liens de parenté, même si les mariages endogames ont été très pratiqués jusqu'à une période récente[30].

Quelles temporalités ces Jisrawîs relativement jeunes et instruits construisent-ils dans et par leur discours ? Contrairement aux informateurs plus âgés, ils se réfèrent régulièrement à des périodes spécifiques, en particulier aux époques « turque » (ottomane) et britannique. Cela ne signifie pas pour autant que leur vision du passé se fonde sur de solides références chronologiques. Les confusions entre différentes périodes et les anachronismes ne sont pas rares dans leur discours. Ainsi, 'Isâm évoque le Grand vizir ottoman en parlant des années 1920, moment où l'Empire ottoman n'existe plus en réalité[31]. Pour sa part, Ahmad parle du sultan

ottoman Abdülhamid II [1876-1909] et du gouverneur de l'Égypte Mehmet Ali [1805-1848] comme s'ils étaient contemporains, alors que plus d'un demi-siècle les sépare[32]. À la différence de leurs aînés, 'Isâm, Samîr et Ahmad mentionnent des dates précises lorsqu'ils évoquent l'histoire contemporaine ou récente :

> « Il [le pont] a été construit en 1900… 1898 en l'honneur de la visite de Guillaume II ».
>
> « Puis en 1000… 1800, 1878, quelque chose comme ça, je ne me souviens plus de la date exacte, le dernier crocodile a été attrapé dans la zone qu'on nomme le quartier allemand à Haïfa »[33].
>
> « *'Arab al-Ghawârna*. Ils vivaient dans les marécages, dans des tentes […] Puis, lorsque le baron de Rothschild est arrivé en 1924 par le biais de la société PICA [Palestine Jewish Colonization Association]… Le baron de Rothschild possédait une filiale, plusieurs filiales »[34].
>
> « 1948, là est l'affaire, le nœud [littéralement « le chaos »] : pourquoi sont-ils [les Jisrawîs] restés ? C'est ici que le récit dévie puis après c'est normal, le régime militaire comme tout le monde et tout ce qui va avec... »[35].

Ces exemples témoignent à la fois de l'assimilation, par les informateurs, de certains savoirs historiques (au sein d'institutions éducatives ou à travers des lectures personnelles) et de leur volonté d'inscrire le passé des Jisrawîs dans l'histoire, de ne pas – ou plus – cantonner ce passé à la mémoire. Les récits de Jisrawîs « jeunes » et instruits sont également caractérisés par de fréquents sauts dans le temps. 'Isâm passe directement de l'arrivée des Jurbân et des 'Amâsh dans la région de Kabâra, vers 1500, qu'il considère comme un moment fondateur, au conflit de 1924 qui oppose différents groupes d'acteurs autour du contrôle des terres de Kabâra : les populations arabes locales (*'Arab al-Ghawârna*), la société de colonisation juive PICA, le syndicat des travailleurs sionistes (*histadrut*) et les autorités mandataires britanniques[36]. Ces sauts dans le temps font ressortir les épisodes que le président du conseil municipal perçoit comme des tournants dans l'histoire de Jisr al-Zarqâ' : la rencontre initiale de quelques Jurbân et 'Amâsh dans la vallée de Kabâra puis, quatre siècles plus tard, l'assèchement des marécages et la sédentarisation forcée des deux familles sur une colline qui accueille désormais le village de Jisr al-Zarqâ'. Dans son récit, Ahmad opère plusieurs sauts sur la longue durée et dans les deux sens, évoquant d'abord la période du sultan Abdülhamid II (fin du XIXe siècle) pour remonter le temps (« il y a 500 ans ») jusqu'aux Romains (Ier-Ve siècle), avant de repartir sur les Byzantins (IVe-XVe siècle) et de boucler une boucle en achevant son récit avec les Ottomans (XVIe siècle-1918)[37]. Ces allers et retours dans la chronologie reflètent l'intérêt que porte Ahmad à une histoire longue de son

village et de la région environnante. Le guide local affirme même, non sans une certaine fierté, que la région de Kabâra est « connue » depuis l’époque préhistorique. Il pense étayer son affirmation en signalant l’existence d’une caverne vieille de 13 000 ans, nommée « caverne de Kabâra » par les archéologues, près de l’actuel Jisr al-Zarqâ’[38]. De l’entretien avec ‘Isâm, il ressort que l’histoire en tant que discours à prétention scientifique et la mythologie n’ont aucun mal à s’enchevêtrer dans les paroles du président du conseil municipal, pourtant titulaire d’une formation universitaire. D’un côté ‘Isâm nous expose sa méthodologie de recherche, fondée sur l’exploitation d’un éventail de sources écrites et orales. D’un autre côté, il formule l’idée d’un ancêtre unique dont la trajectoire peut être retracée : le « premier » Jurbân et le « premier » ‘Amâsh sont évoqués comme des personnages historiques dans un discours où s’entremêlent temporalités historiques et mythologiques[39].

Questionner le « paradigme soudanais »

L’analyse des sources orales récoltées à Jisr al-Zarqâ’, couplée à l’étude d’une variété de sources écrites (archives du mandat britannique, enquête du ministère israélien de l’Intérieur publiée en 1963, mémoires du Jisrawî Râjeh Hasan Shihâb, travaux d’étudiants israéliens)[40], indique que la population jisrawîe est considérablement moins homogène que l’image véhiculée dans les médias et les conversations quotidiennes en Israël. Le croisement de ces diverses sources permet d’énoncer deux arguments qui font éclater le « paradigme soudanais » :

1. la population actuelle de Jisr al-Zarqâ’ est composée de groupes aux origines géographiques variées, renvoyant aux territoires actuels de la Palestine, de la Jordanie, de l’Irak, de l’Égypte et du Soudan ;

2. différents récits, parfois conflictuels, coexistent sur les itinéraires migratoires de groupes dont les descendants ont fondé le village de Jisr al-Zarqâ’ dans les années 1920.

Mais comment donc expliquer la prégnance du « paradigme soudanais » au sein de la société israélienne si des sources tant orales qu’écrites font apparaître une variété de trajectoires migratoires à l’origine de la population jisrawîe ? Samîr suggère l’explication suivante : un journaliste du quotidien hébréophone *Haaretz*[41] est à l’origine de la « stigmatisation » des Jisrawîs en tant que « Soudanais ». Se fondant sur la couleur de peau foncée de certains villageois, il aurait écrit, dans les années 1980, que l’ensemble des habitants de Jisr al-Zarqâ’ est d’origine soudanaise. Selon Samîr (lui-même journaliste, rappelons-le), « c’est ainsi ancré chez tout le monde en Israël, Juifs et Arabes, qu’ils [les Jisrawîs] sont… soudanais »[42]. Dans un travail

universitaire sur les origines historiques de la fragilité socio-économique de Jisr al-Zarqâ', une étudiante juive israélienne mentionne trois éléments qui ont pu nourrir cette représentation erronée des 'Arab al-Ghawârna, fréquemment décrits comme des esclaves noirs d'origine soudanaise : le récit d'un voyageur suisse ou allemand ayant visité la Palestine au début du XXe siècle, qui évoque la « peau foncée » et le « sang nègre » des Ghawârna[43] ; la présence, dans la vallée de Kabâra, d'une population noire appelée 'Arab Kabâra (« Arabes de Kabâra »), arrivée dans la région en 1876 et pratiquant l'agriculture et l'élevage ; enfin, l'arrivée de réfugiés « noirs » à Jisr al-Zarqâ' en 1948, en provenance de Kabâra (famille Tawâtha) ou de villages détruits par les forces juives tels que 'Arab al-Barra à l'est de Qesarya (famille Damlakhî)[44]. L'assignation d'une origine soudanaise à l'ensemble des Jisrawîs dériverait donc d'un mélange de rumeurs, de confusions et de généralisations abusives.

Le motif d'une migration initiale vers la Palestine – et plus précisément vers la zone marécageuse de Kabâra – est récurrent dans les récits oraux recueillis à Jisr al-Zarqâ'. La migration apparaît comme un élément fondateur de la collectivité jisrawîe, constitutif de l'identité historique des Jisrawîs d'aujourd'hui. Aussi bien les entretiens oraux que certaines sources écrites (étude du ministère de l'Intérieur, travail universitaire d'Ayelet Baranes), elles-mêmes largement fondées sur des sources orales, permettent d'avancer une hypothèse intéressante sur les rapports entre motifs migratoires et stratification sociale. Des motifs de migration distincts sont évoqués selon qu'il s'agisse des deux familles dominantes ou d'autres familles du village. Les Jurbân et les 'Amâsh auraient fui un épisode conflictuel (*vendetta* ou maladie d'un chameau) ; ils auraient pris la décision de partir à la suite d'une dispute locale. Par contraste, les Shihâb et les Najjâr auraient été amenés par des gouverneurs ottomans pour contribuer à l'effort de guerre ou aux travaux de construction en Palestine ; contrairement aux Jurbân ou aux 'Amâsh, ils s'apparentent à des sujets passifs « transférés » en Palestine par les autorités politiques du moment[45]. Cette distinction indique peut-être une forme de hiérarchisation sociale interne à Jisr al-Zarqâ', entre des familles dominantes plus nombreuses et plus « anciennes » et des petites familles arrivées plus récemment dans la région. Au-delà des seuls motifs migratoires, la perception des migrations, la mise en récit de celles-ci et leur inscription dans différentes temporalités par des Jisrawîs d'aujourd'hui sont modelées non seulement par l'âge, le niveau d'éducation formelle et l'intérêt de l'informateur pour le sujet, mais également par la langue dans laquelle l'entretien est conduit, la façon dont l'informateur perçoit la chercheuse et le contexte social de l'entretien. Ainsi, le fait de s'exprimer dans une langue (hébreu) autre que la langue

maternelle (arabe)[46] ou la présence de parents ou de voisins à l'entretien, ont une incidence certaine (quoique difficile à évaluer) sur les discours.

Enfin, la marginalisation sociale et économique dont souffrent les Jisrawîs parmi les Palestiniens d'Israël et dans la société israélienne plus largement, soulève de façon aiguë le problème de la représentation de soi. Il y a vingt ans, Baranes émettait l'hypothèse selon laquelle les Jisrawîs auraient eu depuis longtemps une représentation négative de leur propre groupe, entre autres parce qu'ils avaient été historiquement marginalisés au sein de la société arabe. Leur habitat prolongé dans des zones marécageuses, leur mode de vie semi-nomade, leur pauvreté et leur scolarisation limitée leur auraient valu d'être traités comme des parias. Pour Baranes, les Jisrawîs de la fin du XXe siècle ont tenté de remédier à cette image en « oubliant » les centaines d'années passées dans les marécages. Très peu de souvenirs de cette période ont été transmis d'une génération à l'autre parmi les villageois. Ceux-ci ont préféré cultiver un passé plus lointain, remontant aux origines des différentes familles[47]. C'est précisément en relation avec ce problème de la représentation de soi que l'on peut mesurer à quel point les trajectoires et les temporalités migratoires esquissées dans cet article jouent un rôle central dans la société jisrawîe actuelle. Elles permettent d'élaborer l'image dynamique d'un groupe qui n'a pas toujours vécu dans les marécages, composé de différentes familles dont les origines peuvent être retracées et les itinéraires inscrits dans le temps historique. Ce processus de construction d'une image de soi positive se poursuit aujourd'hui à Jisr al-Zarqâ' ; en témoignent, par exemple, une exposition sur l'héritage culturel du village, organisée en 2010 par une association locale, ainsi qu'un projet de collecte et de conservation d'artefacts du passé visant à transmettre la mémoire locale aux jeunes et à renforcer leur sentiment d'appartenance à la collectivité jisrawîe[48]. Autre signe d'une élaboration identitaire et mémorielle en cours, de nombreux Jisrawîs semblent tiraillés entre un complexe d'infériorité et un sentiment de fierté vis-à-vis du reste de la société arabe (israélienne et palestinienne)[49]. L'étude des itinéraires migratoires des ancêtres des Jisrawîs mérite d'être approfondie. Située dans une histoire longue des migrations vers la Palestine entre le XVIe et le XXe siècle, elle pourrait apporter une contribution décisive à une approche des phénomènes migratoires qui, pour les terrains israélien et palestinien, reste novatrice : l'appréhension dans un même cadre analytique de migrations qui appartiennent jusqu'à aujourd'hui à des champs d'étude séparés (migrations de groupes circassiens et arabes, *aliyot* juives, migrants de travail et réfugiés africains en sont quelques exemples).

Notes

* Cet article est issu d'un projet postdoctoral financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique. Toutes les traductions de l'arabe, de l'hébreu et de l'anglais vers le français ont été effectuées par nos soins.

1. R. Hashoul, 2009 ; Central Bureau of Statistics, 2010.

2. Y. Khromchenko, 2006 ; M. Schwartz, 2008 ; J. Khoury, 2009 ; V. Sadot, 2011; R. Hovel, 2011b.

3. The Electronic Intifada, 2006.

4. R. Hovel, 2011a.

5. L'expression « Arabes israéliens » (aussi appelés « Arabes d'Israël » ou « Palestiniens d'Israël », selon des choix identificatoires ou auto-identificatoires appuyant ou non la Palestinité de ces acteurs), se réfère aux individus issus de la population arabe de la Palestine mandataire (1920-1948) qui sont restés dans le territoire devenu Israël en 1949 et ont acquis la citoyenneté israélienne, ainsi que leurs descendants. En 2013, ils représentaient 21 % de la population israélienne totale, à savoir 1,6 million de personnes (Central Bureau of Statistics, 2013).

6. Le nombre de localités arabes palestiniennes totalement dépeuplées durant la guerre de 1948 a été estimé à 369 (B. Morris, 2004, p. 342), 418 (W. Khalidi [éd.], 1992, p. 575) ou 674 (S. Abu Sitta, 2010, p. 106). 99 localités arabes seraient demeurées en Israël (*ibid.*), parmi lesquelles Jisr al-Zarqâ'. Largement tributaires des sources et des définitions de « localité » retenues par les chercheurs, ces chiffres sont à considérer avec une extrême précaution, d'autant plus qu'ils sont utilisés pour étayer différentes interprétations de 1948 et du conflit israélo-palestinien en général.

7. E. Habîbî, 1995, p. 85 ; V. Sadot, 2011 ; R. Hovel, 2011b (réactions de lecteurs).

8. G. Beiner, 2007, p. 28.

9. Sur la mémoire « collective », « sociale » ou « nationale » et ses rapports avec l'histoire, on pourra utilement se référer à M. Halbwachs, 1994 ; P. Nora (dir.), 1984-1992 ; Y. H. Yerushalmi, 1991 ; J. Le Goff, 1988 ; K. Pomian, 1998 ; P. Ricœur, 2000 ; W. Kansteiner, 2002 ; J. Michel, 2005 ; G. Beiner, 2007. Sur les mémoires palestiniennes de la période mandataire et de la Nakba, voir S. Latte Abdallah, 2006 ; N. Picaudou (dir.), 2006 ; M. Seikaly, 2009 ; R. Davis, 2011 ; N. Masalha, 2012 ; I. Saloul, 2012.

10. Les prénoms de tous les informateurs sont fictifs.

11. J. K. Jurbân, 2011.

12. K. D. Jurbân, entretien chez lui, Jisr al-Zarqâ', 24 sept. 2012.

13. *Ibid*. ; S. 'Amâsh, entretien dans la cour de sa voisine, Jisr al-Zarqâ', 12 oct. 2012.

14. *Ibid*. La colonie juive de Zikhron Ya'akov a été fondée en 1882, celle de Binyamina en 1922. Les citations qui suivent sont extraites du même entretien.

15. Les Israéliens arabophones et hébréophones emploient fréquemment le terme « Turcs » (*atrâk* / *turqim*) pour se référer aux Ottomans qui ont gouverné la Palestine de 1517 à 1918. Après la désintégration finale de

l’Empire ottoman durant la Première Guerre mondiale, la Palestine a été placée sous mandat britannique (1920-1948).

16. I. ‘Amâsh, entretien dans son bureau au conseil municipal, Jisr al-Zarqâ’, 3 oct. 2012. Les matériaux scolaires évoqués par ‘Isâm n’ont pu être consultés.

17. *Ibid*.

18. Les Jisrawîs ayant été scolarisés à l’extérieur de leur village sont nombreux à avoir été la cible de quolibets de la part d’autres élèves, en lien avec leur accent particulier en arabe, leur couleur de peau et/ou leur origine ancrée dans des zones « basses », marécageuses : I. ‘Amâsh, entretien dans son bureau au conseil municipal, Jisr al-Zarqâ’, 3 oct. 2012 ; S. Shihâb, entretien au café Mifgash ha-Hof, Jisr al-Zarqâ’, 20 oct. 2012. Les mariages entre Jisrawîs et autres Arabes israéliens sont rares, même si leur fréquence a augmenté au cours des deux dernières décennies : M. H. ‘Amâsh, entretien chez lui, Jisr al-Zarqâ’, 2 oct. 2012.

19. S. A. Jurbân, entretien au café Mifgash ha-Hof, Jisr al-Zarqâ’, 24 sept. 2012.

20. J. Khoury, 2009 ; V. Sadot, 2011.

21. I. ‘Amâsh, entretien dans son bureau au conseil municipal, Jisr al-Zarqâ’, 3 oct. 2012 ; S. A. Jurbân, entretien au café Mifgash ha-Hof, Jisr al-Zarqâ’, 24 sept. 2012 ; A. Jurbân, entretien dans la cour de la maison familiale, Jisr al-Zarqâ’, 24 sept. 2012.

22. A. Jurbân, entretien dans la cour de la maison familiale, Jisr al-Zarqâ’, 24 sept. 2012. Selon Ahmad, le dialecte arabe parlé à Jisr al-Zarqâ’ atteste des racines « jordaniennes » des familles ‘Amâsh et Jurbân.

23. I. ‘Amâsh, entretien dans son bureau au conseil municipal, Jisr al-Zarqâ’, 3 oct. 2012.

24. *Ibid*.

25. A. Jurbân, entretien dans la cour de la maison familiale, 24 sept. 2012.

26. I. ‘Amâsh, entretien dans son bureau au conseil municipal, Jisr al-Zarqâ’, 3 oct. 2012 ; S. A. Jurbân, entretien au café Mifgash ha-Hof, Jisr al-Zarqâ’, 24 sept. 2012.

27. La catégorie « tribu » en tant qu’outil d’analyse en sciences sociales est contestée depuis plusieurs décennies, notamment parce qu’elle a émergé en contexte colonial et a souvent été instrumentalisée au profit des colonisateurs européens en Afrique et au Moyen-Orient. Sans entrer dans le riche débat historiographique et idéologique autour de cette catégorie, notons que des termes tels que *hamûla* ou *‘ashîra* continuent à être employés aujourd’hui au Proche-Orient arabe, notamment en Palestine, en Jordanie et en Irak, pour désigner différentes formes et échelles d’organisation sociale. Sur l’actualité et la diversité du « fait » tribal dans le monde musulman voir, par exemple, les contributions rassemblées dans H. Dawod, 2004.

28. I. ‘Amâsh, entretien dans son bureau au conseil municipal, Jisr al-Zarqâ’, 3 oct. 2012. D’une façon similaire, Samîr soutient que les Jurbân sont originaires de Jordanie car nombre d’entre eux sont affiliés à la tribu des Sbîhât (S. A. Jurbân, entretien au café Mifgash ha-Hof, Jisr al-Zarqâ’, 24 sept. 2012).

29. I. ‘Amâsh, entretien dans son bureau au conseil municipal, Jisr al-Zarqâ’, 3 oct. 2012.

30. A. Jurbân, entretien dans la cour de la maison familiale, Jisr al-Zarqâ’, 24 sept. 2012 ; J. T. Shihâb, entretien dans son magasin, Jisr al-Zarqâ’, 2 oct. 2012.

31. I. ‘Amâsh, entretien dans son bureau au conseil municipal, Jisr al-Zarqâ’, 3 oct. 2012.

32. A. Jurbân, entretien dans la cour de la maison familiale, Jisr al-Zarqâ’, 24 sept. 2012.

33. *Ibid*.

34. I. ‘Amâsh, entretien dans son bureau au conseil municipal, Jisr al-Zarqâ’, 3 oct.2012.

35. S. A. Jurbân, entretien au café Mifgash ha-Hof, Jisr al-Zarqâ’, 24 sept. 2012.

36. I. ‘Amâsh, entretien dans son bureau au conseil municipal, Jisr al-Zarqâ’, 3 oct. 2012.

37. A. Jurbân, entretien dans la cour de la maison familiale, Jisr al-Zarqâ’, 24 sept. 2012.

38. *Ibid*.

39. I. ‘Amâsh, entretien dans son bureau au conseil municipal, Jisr al-Zarqâ’, 3 oct. 2012.

40. Luke Commission, 1922; G. Golani, 1963 ; R. Hasan, 1975 ; S. A. Jurbân, 1999 ; A. Baranes, 1997.

41. Fondé en 1918, *Haaretz*, voix de la gauche israélienne, est le plus ancien quotidien hébréophone d’Israël. En termes de lectorat, il occupe seulement la troisième position derrière les quotidiens *Maariv* et *Yediot Aharonot*.

42. S. A. Jurbân, entretien au café Mifgash ha-Hof, Jisr al-Zarqâ’, 24 sept. 2012.

43. E. F. Mülinen, 1908, p. 324.

44. A. Baranes, 1997, p. 13-14.

45. G. Golani, 1963, p. 9 ; A. Baranes, 1997, p. 13 ; I. ‘Amâsh, entretien dans son bureau au conseil municipal, Jisr al-Zarqâ’, 3 oct. 2012 ; A. Jurbân, entretien dans la cour de la maison familiale, Jisr al-Zarqâ’, 24 sept. 2012 ; J. T. Shihâb, entretien dans son magasin, Jisr al-Zarqâ’, 2 oct. 2012.

46. Parmi les Jisrawîs et les Arabes israéliens en général, l’hébreu est associé à la majorité juive dominante et à un État potentiellement ou effectivement discriminatoire.

47. A. Baranes, 1997, p. 18.

48. Al-Arz TV, n.d. [2011].

49. Voir par exemple S. A. Jurbân, entretien dans la cour de la maison familiale, Jisr al-Zarqâ’, 24 sept. 2012 ; S. Shihâb, entretien au café Mifgash ha-Hof, Jisr al-Zarqâ’, 20 oct. 2012.

.

Bibliographie

Abu Sitta S., 2010, *Atlas of Palestine 1917-1966*, Londres, Palestine Land Society.

Al-Arz TV, n.d. [2011], « Hikāyat balad: madînat Jisr al-Zarqâ' » [http://www.youtube.com/watch?v=tlbsU4IgbtQ&feature=related (consulté le 1er septembre 2013)].

Baranes A., 1997, *Ha-Nesibot ha-Historiot she-Hovilu et Jisr a-Zarqa le-Tahtit ha-Sulam ha-Sotsio Ekonomi be-Isra'el*, Kfar Saba, Beit Berl Academic College.

Beiner G., 2007, *Remembering the Year of the French: Irish Folk History and Social Memory*, Madison, University of Wisconsin Press.

Central Bureau of Statistics, « Population and density per Sq. Km in localities numbering 5,000 residents and more on 31 XII 2009 », *Statistical Abstract of Israel 2010* [http://www.mifkad.cbs.gov.il/reader/shnaton/templ_shnaton_e.html?num_tab=st02_15&CYear=2010 (consuté le 6 août 2013)].

Central Bureau of Statistics, « Press release: 65th Independence Day – More than 8 million residents in the State of Israel », 14 avril 2013 [www.cbs.gov.il/hodaot2013n/11_13_097e.pdf (consulté le 9 août 2013)].

Davis R., 2011, *Palestinian Village Histories: Geographies of the Displaced*, Stanford, Stanford University Press.

Dawod H., 2004, *Tribus et pouvoirs en terre d'Islam*, Paris, Armand Colin.

Golani G., 1963, *Monografia 'al ha-Kfar Jisr al-Zarqa ('Arab al-Ghawârna) 'al-pi Seqer Sadeh*, Jérusalem, Misrad ha-Pnim, Misrad ha-Mi'utim.

Habîbî E., 1995 [1974], *Ha-Opsimist*, trad. de l'arabe par A. Shammas, Tel-Aviv, Ha-Kibbuts Ha-Me'uhad.

Halbwachs M., 1994 [1925], *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.

Hasan R., 1975, *Yibush ha-Kabara: Zikhronot mi-Piv shel Rajeh, Toshav Jisr a-Zarqa she-Haya Shutaf be-Yibush ha-Bitsot*, Agaf ha-No'ar, Misrad ha-Hinukh ve-ha-Tarbut.

Hashoul R., 2009, « Information about Jeser Alzarka », *Al-Madrasa al-I'dâdiyya Jisr al-Zarqâ'*, 16 mars [http://myschool.co.il/jeserschool/?p=14461 (consulté le 6 août 2013)].

Hovel R., 2011a, « Qesarya, beit-Hanania ve-Ma'agan Micha'el Lohatsim: Jisr a-Zarqa lo Turhav 'al Ḥeshbonenu », *Haaretz Online*, 29 août [http://www.haaretz.co.il/news/education/1.1373515 (consulté le 25 février 2013)].

Hovel R., 2011b, « Jisr a-Zarqa Menuteqet mi-Maim Kvar Shvuʿaim », *Haaretz Online*, 7 oct. [http://www.haaretz.co.il/news/education/1.1517868 (consulté le 14 octobre 2011)].

Jurbân J. K., 2011, « Jisr al-Zarqâ' bayna Judhûr al-Ta'rîkh wa-Jamâl al-Mawqi' wa-Marârat al-Wâqi' », *Al-Majd*, 11 août.

Jurbân S. A., 1999, *Taghayyurât wa-marâhil fî qariat Jisr al-Zarqâ'*, Jisr al-Zarqâ', Al-Madrasa al-Thânawiyya Jisr al-Zarqâ'.

Kansteiner W., 2002, « Finding meaning in memory: a methodological critique of collective memory studies », *History and Theory*, 41, 2, p. 179-197.

Khalidi W. (éd.), 1992, *All that Remains: the Palestinian Villages Occupied and Depopulated by Israel in 1948*, Washington DC, Institute for Palestine Studies.

Khoury J., 2009, « Ha-Isra'elim ha-Sve'im Havu Helem be-Jisr al-Zarqa », *Haaretz Online*, 21 sept. [http://www.haaretz.co.il/hasite/spages/1115861.html (consulté le 25 septembre 2009)].

Khromchenko Y., 2006, « Equal opportunity? Not in our school », *Haaretz.com*, 26 sept. [http://www.haaretz.com/print-edition/news/equal-opportunity-not-in-our-school-1.198023 (consulté le 13 juillet 2010)].

Latte Abdallah S., 2006, *Femmes réfugiées palestiniennes*, Paris, PUF.

Le Goff J., 1988, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard.

Luke Commission, 1922, in « Athlit – Kabbara – Caesarea Commission, 1922-1934 », 757/26-מ, Israel State Archives, 20 déc.

Masalha N., 2012, *The Palestine Nakba: Decolonising History, Narrating the Subaltern, Reclaiming Memory*, Londres, Zed Books.

Michel J., 2005, « Esquisse d'une socio-phénoménologie historique de la mémoire collective », in Id. (éd.), *Mémoires et histoires : des identités personnelles aux politiques de reconnaissance*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 85-104.

Morris B., 2004, *The Birth of the Palestinian Refugee Problem Revisited*, Cambridge, Cambridge University Press.

Mülinen E. F. von, 1908, *Beiträge zur Kenntnis des Karmels*, Leipzig, K. Baedeker.

Nora P. (dir.), 1984-1992, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 3 t., 7 vol.

Picaudou N. (dir.), 2006, *Territoires palestiniens de mémoire*, Paris-Beyrouth, Kharthala-IFPO.

Pomian K., 1998, « De l'histoire, partie de la mémoire, à la mémoire, objet d'histoire », *Revue de métaphysique et de morale*, 1, p. 63-110.

Ricœur P., 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.

Sadot V., 2011, « Biqur be-Erets Zara she-Nimtset Mamash Me'ever la-Pina », *Ynet-Yediot Aharonot*, 27 août [http://www.ynet.co.il/articles/0,7340,L-4110576,00.html (consulté le 30 août 2011)].

Saloul I., 2012, *Catastrophe and Exile in the Modern Palestinian Imagination: Telling Memories*, New York, Palgrave Macmillan.

Schwartz M., 2008, « Ha-Kfar she-Meyatse Po'alot Niqayon la-Shfela », *Etgar*, 24 [http://www.etgar.info/he/article__187 (consulté le 26 juillet 2010)].

Seikaly M., 2009, « Excavating memory: oral history and the case of Suhmata », in C. Mansour, L. Fawaz (éd.), *Transformed Landscapes: Essays on Palestine and the Middle East in Honor of Walid Khalidi*, Le Caire, American University in Cairo Press, p. 159-174.

The Electronic Intifada, 2006, « Behind the walls: separation walls between Arabs and Jews in mixed cities in Israel », Report by the *Arab Association for Human Rights*, 16 juin [http://electronicintifada.net/v2/article4816.shtml (consulté le 13 juillet 2010)].

Yerushalmi Y. H., 1991 [1984], *Zakhor : histoire juive et mémoire juive*, Paris, Gallimard.